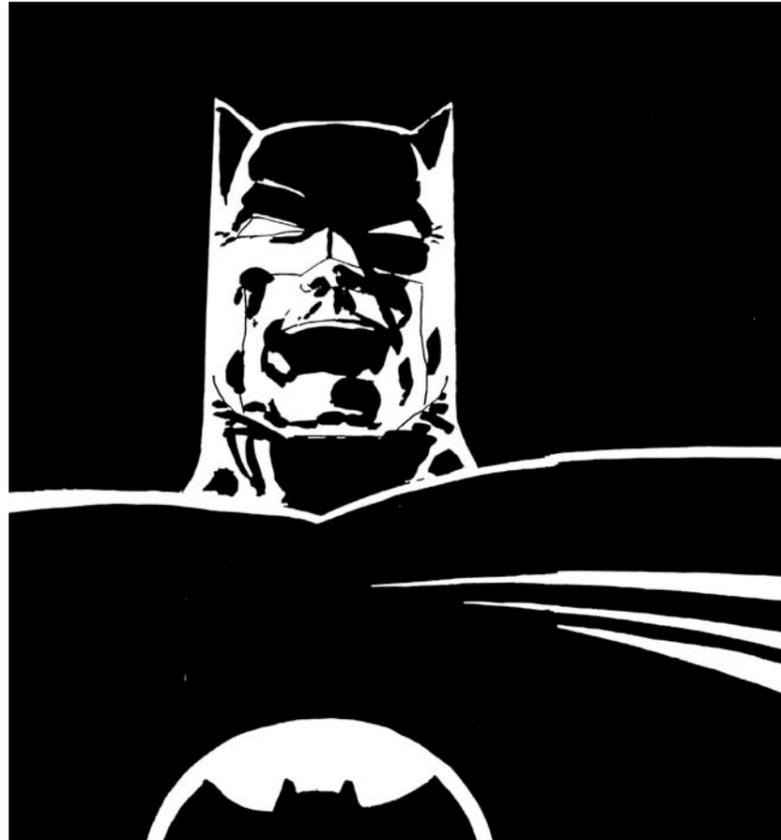


LE MASQUE & LA PLUME

QUEL EST LE POINT COMMUN ENTRE BOUND, LES ROBOCOP, L'ÉPREUVE DE FORCE, LA SAGA BABY CART, PAYBACK, LE FAUCON MALTAIS ET 2001 : L'ODYSSÉE DE L'ESPACE ? CES FILMS AUX THÈMES ET FORMES DISPARATES SONT POURTANT LIÉS À UNE ŒUVRE MAJEURE DE LA CONTRE-CULTURE, CELLE DE FRANK MILLER. UN ARTISTE DE BD COMPLET (SCÉNARISTE ET DESSINATEUR) QUI CRÉE DEPUIS PLUS DE 20 ANS DES PONTS ENTRE 7ÈME ET 9ÈME ART : INSPIRÉ AUTANT PAR DASHIELL HAMMETT, MICKEY SPILLANE ET WILL EISNER QUE PAR STANLEY KUBRICK ET KENJI MISUMI, IL A EN RETOUR NOURRI LES CRÉATIONS DES FRÈRES WACHOWSKI, DE TIM BURTON, OU DE SHANE BLACK. NON CONTENT DE RENCONTRER SUCCÈS CRITIQUES ET PUBLICS AVEC SES COMICS, IL AURA ÉGALEMENT INFLUENCÉ PAR SA RECHERCHE PERMANENTE DE L'IMPACT GRAPHIQUE MAXIMUM, DE LA REMISE EN CAUSE DES ICÔNES, ET PAR SON GOÛT POUR LA SATIRE POLITIQUE, LE CINÉMA DE GENRE QUE L'ON AFFECTIONNE.



Né en 1958 dans le Vermont, Frank Miller s'immerge très tôt dans la contre-culture ; véritable fondu au noir du polar, il choisit comme moyen d'expression la Bande Dessinée et s'empresse de prendre pour maîtres Jack Kirby, pour la puissance, Will Eisner, pour la composition, et Johnny Craig pour l'élégance. Après avoir lâché le lycée, il part pour New York où il tente de percer. Vivotant d'expédients divers, il parvient à décrocher après quelques travaux obscurs chez les indépendants un job de dessinateur chez Marvel Comics. Nous sommes en 1978, et Miller, qui tenait avant tout à devenir scénariste, élabore un style déjà personnel bien qu'assimilant ceux de Neal Adams (grande influence de l'époque), Gil Kane et Steve Ditko.

Durant un passage sur *Spectacular Spider-Man* (n° 27 et 28), il illustre un team-up entre le tisseur et Daredevil, dont la série se trouve en perte de vitesse.

Marie Jo Duffy, son editrice, tente d'y insuffler un sang neuf à l'aide de l'écrivain débutant Roger McKenzie : elle décèle en Miller la seconde partie d'un tandem qui va se révéler gagnant.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

En Mai 1979, sort *Daredevil* 158 : l'avocat aveugle y défait l'intangible Deathstalker au cours d'un duel à mort dans un cimetière. Cet épisode fait office de matrice de l'œuvre millerienne : au fil des pages les combattants se fondent peu à peu en silhouettes graciles et violentes dans un environnement expressionniste (les statues d'anges tranchant avec le costume de diable du héros). On trouve également une attention particulière au réalisme des décors urbains et des femmes fortes et fatales (la splash page d'ouverture présente la compagne de DD, the Black Widow, se préparant à une riposte) : Miller sait déjà ce vers quoi il veut tendre. Les quatre années passées sur le titre le verront se perfectionner (n° 158 à 191 – Mai 1979 à Février 1983). Après un désaccord concernant une histoire où apparaît le Punisher, McKenzie claque la porte et Miller est promu auteur de la série. Le personnage l'inspire : il y voit l'héritier d'un Sam Spade, le cynique détective de Hammett ; de plus la collaboration avec McKenzie fut fructueuse et a servi à poser les bases d'un univers ne demandant qu'à être exploré.

Planches extraites de *Daredevil* :

DD contre Elektra / Elektra contre le Tireur



De leurs huit épisodes en commun ont éclos la refonte du Tireur (Bullseye pour les puristes) en assassin psychotique, le tuberculeux reporter du *Daily Bugle* Ben Urich qui découvre l'identité secrète du justicier, et surtout le développement de New-York qui, de théâtre d'empoignades surhumaines (une constante chez Marvel), devient un personnage à part entière. Miller y capte les modes (le mouvement punk, le SM, la Cold Wave...) et cette implication, cette recherche constante font de *Daredevil*, SA série, un des joyaux de l'époque au même titre que les albums des Talking Heads ou du *Solitaire* de Michael Mann. Pour marquer le coup de son contrôle total sur la série, Miller crée Elektra Natchios, jeune étudiante grecque devenue assassin ninja, et surtout premier amour de Matt Murdock. Elektra est ainsi la jonction entre les mythologies européenne, orientale et américaine. Ses combats avec l'organisation The Hand, et son alliance avec le Caïd de la pègre (The Kingpin) face à son ancien amant vont rythmer les épisodes 168 à 182. Présente dans chaque numéro (ne serait-ce que pour quelques cases), elle devient la coqueluche des lecteurs et reste à ce jour son plus célèbre « bébé ». Preuve de cet engouement : la réédition dans un ordre chronologique de ses apparitions dans la mini-série *Elektra Saga*.

Miller devient une star, le bouche-à-oreille fonctionne et *Daredevil* autrefois bimestriel et moribond devient l'un des mensuels les plus vendus. L'impact est tel que la série ne sera désormais plus jugée à l'aune de la période originelle des 60s, comme c'est l'habitude chez Marvel (il en va de même pour les *X-Men* de Claremont et Byrne) : les auteurs qui suivront n'auront de cesse de puiser dans ce run, et l'on ne compte plus (d'ailleurs on s'en fout) les imitations d'Elektra qui ont fleuri depuis lors. C'est après la mort de celle-ci (les n° 181 et 182) que Miller se déleste du poids du dessin qu'il confie à son encreur favori : Klaus Janson (il conserve néanmoins le découpage et les esquisses). Cette collaboration impressionne tellement par la symbiose entre leurs styles respectifs que beaucoup considèrent leur brouille durant *The Dark Knight Returns*, comme ayant considérablement nui à leurs travaux suivants. Sans aller aussi loin, on peut constater que Janson reste celui qui a le mieux compris la recherche permanente du mouvement et de l'impact

immédiat des planches de Miller.

Durant ces derniers numéros, Janson perpétuera la noirceur du récit (il en assurera également les couleurs) et offrira une version de New-York de plus en plus abstraite.

Le chant du cygne du n° 194 (sur encrage de Terry Austin) demeure un épisode à part, troublant, ainsi qu'une réflexion de Miller sur son œuvre : Daredevil y joue à la roulette russe avec un Bullseye paralysé tout en lui contant sa dernière affaire, celle concernant un enfant qui, idolâtrant le justicier, fait feu sur un camarade de classe. Discours lucide sur la représentation de la violence et sa fascination chez le peuple américain : si la violence est dans la rue, elle n'en devient que plus pernicieuse lorsque relayée par des médias peu scrupuleux ou vigilants.

GO EAST

Durant sa dernière année sur *Daredevil*, Miller se lance dans son travail le plus commercial, donc le plus inintéressant de sa carrière : la mini-série *Serval* (scénario de Chris Claremont) où le X-Man griffu sauve sa dulcinée Mariko de son père, l'impitoyable Shingen, dans un Japon très Ridley-Scottien. Si le traitement du héros en samouraï sans maître, rongé par ses instincts meurtriers et humilié à la manière du Mike Hammer d'Aldrich, est une réussite, l'ensemble a la saveur de nouilles au poulet *Maggi*. Néanmoins, le succès est au rendez vous, Miller devient *hot* : il est invité sur le *Spirit Jam* de Will Eisner, réalise un conte de Noël de Batman avec Denny O'Neil et, sur ses conseils, travaille le noir et blanc en s'ençant lui-même sur une courte histoire d'Elektra (*Bizarre Adventures* 28). Il participe également à quelques *Marvel Team-up*, *What If* et un superbe *Marvel Fanfare* consacré à Captain America. Il tente alors, en 1983, son premier comic « d'auteur » avec *Ronin* : 6 numéros sur un samouraï transporté au XXIe siècle pour y affronter son destin sous la forme du démon Garat qui y a investi un ordinateur démiurge. Miller s'encre lui-même et confie la colorisation à sa femme Lynn Varley : le résultat tente de relier les estampes à l'anticipation européenne (*Métal Hurlant* et Moebius sont à la mode). La mayonnaise tourne à l'aigre et les lecteurs